

# La « Honte noire »

La haine raciale des Allemands à l'encontre des troupes coloniales de l'armée française (1914-1940)

J e a n - Y v e s L e N a o u r

Le 17 juin 1940, le préfet Jean Moulin est arrêté par l'autorité allemande et torturé parce qu'il refuse de signer un papier présenté par ses bourreaux attestant que les tirailleurs sénégalais se sont rendus coupables de crimes atroces sur les civils, et notamment de viols et de mutilations. Si cet épisode qui constitue le premier acte de résistance de Jean Moulin (il tente même de se suicider pour échapper à ses tortionnaires) est bien connu<sup>1</sup>, en revanche, les raisons qui ont motivé cette demande « pressante » des officiers allemands sont relativement obscures. Ce qui est certain, c'est que l'Eure-et-Loir et la région de Chartres ont été le terrain de combats d'arrière-garde et de dégagement d'un régiment de Sénégalais rattrapé par une division de la Wehrmacht qui jusque là n'avait jamais affronté de Noirs et les redoutait. La propagande de Goebbels s'était en effet déchaînée depuis le début des opérations pour insister sur l'ignominie des Français qui alignaient dans leurs armées des sauvages africains pour lutter contre le grand peuple allemand. En matière de civilisation, la France était tombée en dessous de tout, elle était l'ennemie de la race blanche. Les Noirs qui la défendaient étaient présentés comme de véritables brutes, des sous-hommes, des bêtes fauves, fourbes et dangereuses, sans aucune pitié, achevant et mutilant atrocement les blessés allemands. Cette confrontation, sur fond de peur et de haine, a été suivie de massacres de prisonniers noirs, abattus sans autre forme de procès, séparés de leurs camarades blancs pour être mitraillés puis écrasés sous les roues et les chenilles d'une colonne blindée comme à Chasselay (Rhône). Ces massacres ponctuels, qui n'ont heureusement pas été systématiques, ont été expliqués par les historiens comme le produit de la haine raciale qui sous-tend le nazisme. L'explication est juste, mais elle est partielle, car si la haine et la peur du Noir existent bel et bien, il faut également invoquer le rôle de la mémoire de la Première Guerre mondiale et de l'occupation de l'Allemagne, le mythe des atrocités commises par les soldats noirs désignés



Carte postale (détail)

1 – Les notes et carnets de Jean Moulin ont été publiés après-guerre sous le titre de *Premiers combats*, Paris, Éditions de Minuit, 1947.

*Le rêve d'un Turco*, Carte postale.

LE ZOUAVE :

« Ne te trouvant pas assez gras,  
tu aurais voulu engraisser au  
dépend des autres. Halte-là ?  
Attends le règlement des comptes.  
Si tu n'es pas satisfait,  
je te f... dans un baquet  
et je te saigne  
comme un vil cochon que tu es. »



sous le terme de «*Honte noire*» (*schwarze Schmach* ou *schwarze Schande*). En 1940, en effet, les fils ont vengé leurs pères de l'horreur de la Grande Guerre et de l'occupation.

## *Le traumatisme de la Grande Guerre*

La haine des Allemands à l'égard des soldats africains de l'armée française remonte donc à la Première Guerre mondiale. En réalité les premières plaintes sont légèrement antérieures, contemporaines du débat sur la «*Force noire*» lancé par le colonel Mangin dans les années 1909-1910<sup>2</sup>. L'idée d'une armée coloniale était déjà dans l'air depuis 1908 et le projet formé par Messimy au ministère de la Guerre de constituer une armée arabe, projet avorté du fait de l'opposition conjointe des colons d'Afrique du nord et d'une grande partie de l'état-major doutant du loyalisme des indigènes musulmans. Dans un contexte de tension ravivée avec l'Allemagne, le constat de Charles Mangin est le suivant : l'Allemagne a soixante-cinq millions d'habitants et la France n'en compte que quarante, aussi elle n'a pas les moyens humains d'affronter une guerre avec son puissant voisin. Dès lors, pour équilibrer les deux armées d'active, il n'y a que deux possibilités : augmenter la durée du service militaire (c'est la solution choisie en 1913 avec la loi de trois ans) ou bien faire appel à l'Empire. La guerre se charge en fait de trancher le débat sur l'opportunité d'acheminer en Europe les corps supplétifs de l'armée française constitués en Afrique pendant la conquête coloniale : il faut des hommes, toujours plus d'hommes, les colonies devenant alors un vaste réservoir. Il faut néanmoins

2 – Charles Mangin, *La Force noire*, Paris, Hachette, 1910.

ramener ce concours colonial à ses justes proportions : sur huit millions de soldats français, seuls cent trente-quatre mille Sénégalais ont combattu dans les tranchées de France.

Les Allemands ont pour leur part réagit très violemment contre la formation de l'armée coloniale. Déjà en 1909, alors qu'elle n'était encore qu'un projet, un journal de Leipzig écrivait : «*Si les petits nègres venaient à manquer, peut-être se trouverait-il quelques gorilles pour boucher le trou. En tout cas le projet de M. Mangin aurait un bon côté : l'odeur des cadavres et la peste disparaîtraient du théâtre de la guerre, car il est bien certain que les cannibales du Congo feraient table nette après le combat.*»<sup>3</sup> De l'ironie féroce ? Pas seulement puisque bon nombre de soldats allemands sont persuadés, pendant la guerre, que les Noirs sont des cannibales. Eux qui ne les ont rencontrés que dans les exhibitions foraines sont imprégnés des représentations coloniales et sont persuadés que les Noirs sont des sauvages qui tuent les prisonniers, achèvent les blessés et les mutilent. Ils couperaient en particulier le nez, les parties sexuelles et surtout les oreilles. S'il n'est pas interdit de penser que les tirailleurs maghrébins et sénégalais ont combattu avec leur culture de la guerre où l'usage de l'arme blanche et la mutilation rituelle de l'adversaire tiennent leur place, il est à noter que les caricatures françaises ont confirmé cette image terrible du Noir (Maghrébin ou Sénégalais, la caricature française ne fait pas plus de différence que les Allemands pour qui tout ce qui est coloré est noir) tenant un couteau entre les dents, portant sous le bras les têtes d'ennemis décapités ou encore se parant de colliers d'oreilles. Il fallut même que la censure intervienne pour interdire tel ou tel dessin qui justifiait, par sa violence, le bien-fondé des plaintes allemandes devant l'opinion publique mondiale.

La Première Guerre mondiale a donc été un moment déterminant en Allemagne dans la fabrication du stéréotype du sauvage noir, stéréotype s'intégrant dans les représentations coloniales déjà fermement établies. En France, c'est le contraire qui se produit : l'appel à l'Afrique a mis fin à l'image terrifiante du Noir<sup>4</sup>. Celui-ci gardait de la férocité et de la sauvagerie mais elle était canalisée et dirigée uniquement contre l'Allemand. Désormais l'image bon enfant du tirailleur joyeux et sympathique l'emporte comme l'illus-

3 – *Neueste Nachrichten*, 11 août 1909.

4 – Voir Pascal Blanchard et Éric Deroo, «Du Sauvage au Bon Noir. Le sens de l'image dans six représentations du tirailleur sénégalais», *Quasimodo*, n° 6 («Fictions de l'étranger»), printemps 2000, Montpellier, p. 167-171.

*La Moisson de Boudou-Badabou*,  
Carte postale, 1914-1915





Carte postale :  
**La Bravoure du soldat noir**  
*«Le noir est un soldat d'un courage exemplaire... Regardez ce Turco comme il craint peu la mort ? Aussi, la France l'aime, et lui, qui veut lui plaire, Se conduit en héros, constamment, sans effort.»*  
 André Rosa, 1915

tre la publicité du chocolat Banania (1915). Tout se passe comme si l'Africain avait été civilisé par le sang versé en commun dans les tranchées. Mais si la peur du sauvage prend fin côté français, elle perdure évidemment côté allemand : eux qui combattaient ces étranges soldats dont l'altérité nationale était renforcée par l'altérité physique, ne pouvaient pas, à l'instar des Français, domestiquer leurs peurs et « *apprivoiser* » le colonial<sup>5</sup>.

Pensée comme un conflit de civilisation, du droit contre la force et la barbarie, la Première Guerre mondiale a également fixé un discours justifiant le bon droit des belligérants. Chaque camp s'est attaché à démontrer que l'autre était un infâme barbare et un danger pour l'humanité. Dans cet affrontement, les Français ont largement distancé les Allemands en insistant sur les horreurs et les « *atrocités* » de l'invasion de 1914 : viols, pillages, destructions, exécutions sommaires, etc. Les Allemands ont réfuté ces accusations de barbarie qui leur étaient adressées en inversant les rôles : les vrais barbares sont ceux qui enrôlent des sauvages pour les faire combattre contre un vieux peuple européen de grande civilisation. Ce faisant, les Français ont violé les lois de la guerre, de l'humanité et même la mission du colonisateur qui n'est pas d'entraîner les indigènes à tuer, et surtout pas à tuer des Blancs. C'est dans cet esprit que les intellectuels allemands rédigent leur Manifeste des 93 (octobre 1914)<sup>6</sup> et que le gouvernement du Kaiser lance une protestation officielle en juillet 1915<sup>7</sup>.

## Le traumatisme de l'occupation et la formation de la « Honte noire »

L'Allemagne défaite, commence l'occupation de la Rhénanie (rive gauche du Rhin) que le traité de Versailles fixe pour quinze ans. C'est lors de cette occupation que va se fixer le thème de la « *Honte noire* ».

Le gouvernement allemand a fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter que des troupes coloniales soient envoyées en Rhénanie parmi les troupes d'occupation. À plusieurs reprises (lors de la rédaction de la Convention d'armistice ou lors des négociations de paix à Versailles), il a formulé officiellement cette requête ; mais les Français n'en ont eu cure. Ils étaient sans doute heureux d'humilier à bon compte leurs ennemis, trop heureux également de leur montrer toute l'étendue de leur défaite et l'étendue de la force nouvelle de la Plus Grande France, celle de l'Empire. Pourtant, les raisons qui ont présidé à l'envoi de Noirs, Sénégalais et Malgaches, et de tirailleurs marocains, algériens ou tunisiens, en Rhénanie, sont avant tout intérieures : avec la fin de la guerre, le débat sur l'opportunité de maintenir une armée coloniale a repris de plus belle et pour forcer l'état-major à s'engager, Charles Mangin, à la

5 – Laurent Gervereau, « De bien trop noirs desseins », in Janos Riesz et Joaquim Schultz (dir.), *Tirailleurs sénégalais*, Frankfurt, Peter Lang, 1989, p. 111-119.

6 – Celui-ci affirme instamment : « Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés. [...] Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exiter des Mongols et des Nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre au rôle de défenseurs de la civilisation européenne. » Louis Dimier, *L'Appel des intellectuels allemands*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1914, p. 45.

7 – Annette Becker, « Racisme, civilisation, barbarie : les enjeux de la Grande Guerre », *Cahiers de la Méditerranée*, décembre 2000, p. 159-169.

tête d'une armée d'occupation jusqu'à la fin de l'année 1919, exige l'envoi de troupes noires sur le Rhin. Il est appuyé par le député du Sénégal Blaise Diagne, qui pense faire de la conscription le cheval de Troie des droits politiques : on ne peut demander aux Noirs de verser leur sang et de servir la France sans leur reconnaître à terme la citoyenneté politique (le droit de vote). Blaise Diagne soutient donc l'effort de guerre depuis 1914 car il y voit le chemin qui mène à l'égalité entre les Noirs et les Blancs. Mais ces raisons font peu de cas des plaintes allemandes et de la terreur de la population occupée. Un véritable conflit de représentations oppose en effet les Français aux Allemands : pour les premiers, les craintes sont nulles et non avenues, mais pour les Allemands elles ne sont que trop justifiées. En ne respectant pas les préventions de leur adversaire terrassé, les Français vont renforcer son humiliation et son effroi et contribuer à l'émergence de rumeurs qui, relayées massivement par la presse, vont devenir une vaste campagne d'opinion fustigeant la brutalité des soldats de l'Empire.

Carte postale de Mas

Cette campagne désignée sous le terme de «*Honte noire*» commence en avril 1920 et va se poursuivre intensément jusqu'en 1923. Elle repose sur plusieurs thèmes dont le principal est celui de la dénonciation des viols commis par les «*sauvages noirs*». Les coloniaux (les Allemands, répétons-le, ne font pas alors de différence entre Noirs et Arabes) violeraient systématiquement les blondes Rhénanes avec la bénédiction de leurs chefs français. On retrouve ici l'idée coloniale de l'Africain dominé par ses pulsions sexuelles irrépressibles. La presse allemande de la rive droite affirme ainsi avec un bel ensemble que toutes les femmes de six à soixante-dix ans sont menacées et que, dans certains villages de Rhénanie, on ne compte aucune femme qui n'ait pas été violée. Ces viols sont décrits comme collectifs, présentés comme le fait de bandes organisées qui se tapissent dans les fourrés le soir ou le matin, pour jaillir, tels des bêtes fauves, sur les malheureuses pay-



Légende : «*Moi pas peur, j'ai battu les boches...,  
You can't frighten me, I was in the battle of Verdun.*»



*Une corvée difficile,  
L'Épatant, n° 455, 5 avril 1917  
« Et comme de son front,  
l'étincelle de génie venait  
d'enflammer ses méninges,  
il se dit qu'en attachant  
les deux boches,  
tournés du même côté,  
leur marche serait rendue  
moins fantaisiste... »*

sannes ou ouvrières qui se rendent ou reviennent de leur travail. En ce domaine, la violence de la haine finit par aveugler toute raison. On lit ainsi dans les *Frankfurter Nachrichten* du 7 juillet 1921 : « Des jeunes filles ont été conduites chez des médecins sans connaissance et les veines presque vides de sang. Les Noirs coupent souvent les artères à leur victime ou les mordent et sucent ensuite leur sang. Ce sont évidemment des bêtes sauvages. »

Les autres thèmes sont moins développés mais tournent autour de l'idée d'abâtardissement de la race allemande par le métissage forcé, et par la syphilisation des générations. Les Allemands sont en effet persuadés que les coloniaux sont tous atteints de syphilis ou de maladies exotiques qu'ils répandent dans la population à la plus grande joie des Français qui veulent affaiblir l'Allemagne dans ses sources de vie : lèpre, choléra, peste, malaria, maladie du

sommeil... Enfin, le dernier thème de la «*Honte noire*» dénonce le rapt et la séquestration des Allemandes dans les bordels de l'armée du Rhin où elles sont livrées à la lubricité des Blancs comme des Noirs. C'est un véritable scandale moral qui détruit le prestige du Blanc et avilit la femme allemande.

## *Acteurs et relais de la «Honte noire»*

Au départ, l'ensemble de l'Allemagne est suffoquée par les récits des atrocités noires sur le Rhin. Au Reichstag, les députés protestent, les partis flétrissent la passion française de la vengeance, hormis les communistes toutefois pour qui le militarisme n'a ni nationalité ni couleur. Toutes les organisations féminines et féministes s'associent au concert comme les formations confessionnelles, et la quasi-totalité de la presse. Mais très rapidement, dès l'été 1920, après que les Français ont réfuté les horreurs imputées à leurs troupes et après qu'Anglais et Américains ont commandé des enquêtes qui toutes ont conclu à l'exagération des plaintes allemandes, le gouvernement allemand va prendre sa distance avec cette campagne. Il s'était lui aussi rendu compte de cette exagération au constat des rapports de son délégué dans les territoires occupés qui n'avait collecté que quelques dizaines de plaintes diverses contre les occupants, et pas toujours très fiables. Mais si le gouvernement allemand ne formule pas de protestations officielles, il n'entend pas démentir la «*Honte noire*» comme le lui demande le Quai d'Orsay. Il gardera jusqu'en 1923 cette position inconfortable, coincé entre les nationalistes qui exigent qu'il s'engage – et il ne peut pas – et Paris qui ne cesse de le pousser à démentir – ce qu'il ne veut pas.

Dans la société civile, au fur et à mesure que sont connues les enquêtes américaines et britanniques, on assiste à un désengagement progressif de la part de ceux qui avaient crié au crime contre l'humanité et la civilisation : les socialistes, les féministes, les démocrates et les libéraux deviennent plus prudents. La campagne est donc relativement abandonnée aux nationalistes qui font de la «*Honte noire*» un terrain d'active propagande. Trois ligues vont se spécialiser sur ce sujet : le *Fichte*, association pangermaniste fondée en 1914 ; *Rettet die Ehre (Sauvez l'honneur)*, ligue créée en 1919 pour lutter contre le traité de Versailles ; et enfin le *Deutscher Notbund gegen die schwarze Schmach (Ligue de la détresse allemande contre la Honte noire)*, la plus active, qui voit le jour à Munich à la fin de l'année 1920. L'activité de ces ligues se manifeste par la tenue de conférences et de grands meetings de protestation rassemblant jusqu'à quinze mille personnes, par la publication en plusieurs langues de brochures, de tracts, de cartes postales et de



G. Morinet, *Vive les teutons!*,  
Métallographie en couleurs,  
1914-1918 (MMC-BDIC)

8 – Malgré cela, il sera représenté en Autriche, en Hollande et même en Argentine.

journaux, autant destinés à l'Allemagne qu'à l'étranger. Puissantes financières, parfois appuyées par des gouvernements locaux (celui de Bavière tout particulièrement), ces ligues entretiennent la campagne et l'émotion allemande. Leurs membres rédigent des romans, font jouer des pièces de théâtre sur le thème des horreurs noires, et réalisent même un film, *Die schwarze Schmach*, qui connaît un certain succès avant d'être interdit par la censure sur demande expresse et réitérée de Paris<sup>8</sup>. Ce film, dont les agents de renseignement assurent qu'il produit une forte impression sur le public (des femmes s'évanouissaient de terreur, les hommes ne pouvaient se contenir d'insulter la France), s'achève par la profession de foi d'une infirmière américaine qui vit en Allemagne occupée, qui ne supporte

plus le spectacle d'atrocités quotidiennes et qui se décide à aller réveiller les consciences outre-Atlantique pour faire pression sur la France : «*Souhaitons, dit-elle, que notre appel en faveur des jeunes filles et des enfants allemands victimes des Noirs du Soudan soit écouté aux États-Unis. C'est notre dernier espoir.*»

De fait, la campagne contre la «*Honte noire*» permet à l'Allemagne vaincue, désignée comme la seule et unique responsable de la guerre par le traité de Versailles, de reprendre le débat de 1914 sur le combat entre la civilisation et la barbarie. Et cette fois-ci, devant l'opinion publique mondiale, l'Allemagne est en position de force car cette campagne repose sur l'émotion que suscitent les récits de viols, émotion difficile à combattre par la raison tant il est vrai que la calomnie est toujours efficace. Surtout lorsque ces récits effrayants sont crédibles, et justement ils le sont aux yeux des Blancs persuadés que les Noirs gardent en eux un instinct sexuel démesuré, élément fondamental de leur sauvagerie. Ces histoires sont encore plus crédibles dans les pays ségrégationnistes, comme les États-Unis où la question noire est brûlante dans l'immédiat après-guerre : en 1919, plusieurs émeutes raciales ont même ensanglanté le pays. Soutenue et relayée par les émigrés allemands aux États-Unis, la propagande des ligues est efficace mais elle se heurte aux enquêtes ordonnées par le gouvernement américain. Si un temps l'opinion manifeste de l'agitation, l'outrance des accusations allemandes va se retourner contre les Allemands eux-mêmes, que les Américains vont considérer comme des manipulateurs. Il en va de même en Angleterre d'avril à juin 1920. En revanche la campa-



gne allemande fut plus heureuse dans l'Europe du nord, traditionnellement germanophile, et en Italie où le ressentiment est grand contre les traités de paix.

Il n'en reste pas moins que cette campagne a causé un tort considérable à la position diplomatique de la France et à sa politique vis-à-vis de l'Allemagne. Et ce d'autant plus que sa réponse a tardé à venir. La contre-propagande française n'a d'ailleurs jamais été à la hauteur de l'efficacité allemande, seulement fondée sur quelques brochures mal diffusées et traduites uniquement en anglais et en espagnol. Au contraire, les Français ont semblé donner raison aux accusations allemandes en retirant aussitôt les Sénégalais de Rhénanie en juin 1920, les Malgaches en octobre-novembre 1921, les Antillais en janvier 1923. Tout en niant et en fustigeant les mensonges d'outre-Rhin, la France a donc retiré ses Noirs, un calcul qui s'est révélé bien erroné puisque, pour les Allemands, il n'y a pas de différence entre Noirs et Maghrébins.

La campagne devait donc se poursuivre jusqu'à la fin définitive de l'occupation en 1930. Mais dès 1924, elle avait presque disparu des journaux. En effet, elle a accompagné le temps de l'affrontement franco-allemand, le temps de la politique d'application coercitive du traité de Versailles jusqu'à constituer un thème important dans la lutte contre le Diktat français, c'est-à-dire jusqu'en 1923. L'intervention de Poincaré dans la Ruhr en marque l'apogée en même temps que la fin : en Allemagne, on va désormais parler de brutalités françaises, de viols, de mauvais traitements commis par des soldats blancs et plus seulement par des coloniaux. Tous les griefs reprochés aux troupes coloniales vont en fait se reporter sur les Français et il est significatif que l'organe nazi, le *Völkischer Beobachter*, n'appelle plus les Français que sous le nom de «*Nègres blancs*» (*Weisse Niger*). Par leur férocité et leur haine, les Français devenaient des sauvages, il n'y avait plus ni Blancs ni Noirs mais seulement des sauvages, des Français, cette race brutale, ignoble et impitoyable. Toutefois, en 1924, cette politique de coercition a fait place à la conciliation et à la détente : les réparations ont été rééchelonnées à la conférence de Londres (juillet-août 1924), les frontières occidentales reconnues à Locarno (octobre 1925), etc. Dans ce climat de détente, la «*Honte noire*», attribut de la politique d'affrontement, n'avait plus lieu d'être. Elle était moribonde.

Mais elle n'était pas morte. Sa mémoire, en effet, est captée par les nazis, qui de 1920 à 1924, n'ont pas ménagé leur peine dans la dénonciation des atrocités noires qui leur permettait de faire état de leurs théories raciales et de démontrer que la pureté de la race aryenne était menacée. Il n'est donc pas étonnant qu'Hitler consacre un passage de *Mein Kampf* à la «*Honte noire*», une campagne qu'il relie à l'aune de l'antisémitisme et qu'il définit ainsi : les Noirs sont les piliers de la force française, et les Français sont manipulés par les Juifs qui les poussent à détruire la race allemande, seule en

Europe à ne pas être corrompue et métissée. De la France, il ne faut plus rien attendre : négrifiée et enjuivée, elle s'avance un peu plus chaque jour sur la voie de la décadence. L'Allemagne ne doit pas connaître cette destinée. Ainsi, à partir de 1933, la «*Honte noire*» devient un mythe nationaliste, un souvenir terrifiant des manœuvres ignobles des ennemis de l'Allemagne qui ont tenté de souiller son sang. Lors des opérations militaires de la bataille de France, la propagande de Goebbels se chargera de rappeler aux combattants, pour galvaniser leur haine et leur énergie, les atrocités commises par les Noirs pendant la Première Guerre mondiale et l'occupation de la Rhénanie. Les centaines de tirailleurs sénégalais massacrés en mai-juin 1940 ont alors payé un lourd tribut au mythe raciste dont les racines, on le voit, plongent au-delà du nazisme.

*Jean-Yves Le Naour*



### **Médaille allemande dénonçant l'occupation de la rive gauche du Rhin**

Cette médaille fait partie d'une série de huit, frappées en 1920.

La France («*Liberté, Égalité, Fraternité*») est représentée sous la forme de sa «*force noire*» (avers) qui «*garde le Rhin*» (revers).

On n'a pas hésité à graver un soldat africain au menton prognathe.

Le casque sur lequel on reconnaît la cocarde tricolore coiffe le pénis en érection qui est à la fois l'arme du viol et le pilori auquel est accroché une jeune femme définitivement souillée, sous le regard d'un œil franc-maçon.